Origine du monde dans les paysages italiens de Pierre Jean Jouve

PHILIPPE RAYMOND-THIMONGA

Il y a dans le rapport de ces régions quelque chose d'inépuisable et de mystérieux. Il y a une qualité qui ne parvient pas à son terme.

Dans les années profondes (incipit)

Les paysages italiens ouvrent l'espace où convergent le mieux les lignes de force de la métaphysique jouvienne.

Ces lignes de force, nous les reconnaissons aujourd'hui dans l'Éros, la Femme, la Faute, la Mort... et ce possible chemin transparent d'une grâce : le Divin.

Quant aux paysages italiens, ils ne se dispersent pas dans n'importe quelle Italie, mais dessinent une géographie précise, s'étendant de Florence et de la Toscane, jusqu'au sud de l'Engadine, en Suisse italienne, sans oublier, dans le Tessin, le petit village de Carona. Soit une certaine Italie, souvent suisse d'ailleurs, et du Nord.

Mais au vrai nous ne sommes pas en présence de deux réalités distinctes: d'un côté les paysages italiens évoqués, ailleurs l'ordre pur d'une poésie, une esthétique. Car aucune de ces deux réalités ne préexiste à l'autre. Elles s'engendrent mutuellement, elles naissent, ensemble, au début du xxe siècle, à l'occasion des premiers séjours en Toscane d'un voyageur appelé Pierre Jean Jouve... C'est lors de sa venue que ces deux réalités émergent, cristallisent dans le cœur du promeneur, formant peu à peu une réalité indivise, quasi élémentaire, composée de forêts, poèmes, de langues glaciaires et de romans tragiques, de ciels et du passage des corps vivants de nombreuses figures féminines, Paulina, Baladine, Lisbé, Blanche (R.) et bien sûr, incomparable, Hélène qui les unira toutes.

Rassurons peut-être l'inquiétude de certains lecteurs craignant de voir s'évanouir une région du monde qu'ils pensaient connaître. Il existe bien, hors de l'œuvre de Jouve, plusieurs entités régionales, suisses ou italiennes, dûment repérables sur les cartes et accessibles au déferlement du tourisme contemporain. C'est un fait incontestable. Mais j'aimerais

défendre ici l'idée que, malgré de fortes ressemblances, ces territoires ne se confondent pas avec les paysages italiens de Jouve, et qu'il serait donc inutile de tenter de les y retrouver en se rendant pieusement, en pèlerinage, sur le terrain. Car on ne les y verra pas. Au mieux, ou au pire c'est selon, on croira les y retrouver.

C'est ce phénomène, troublante altération de la conscience, ou simple illusion esthétique, qui se produisit pour de nombreux et parfois célèbres commentateurs du poète¹....

Ainsi, en 1972, dans son étude parue dans les *Cahiers de l'Herne*, Yves Bonnefoy écrit page 72 :

Et aussi bien le pays d'élection de Pierre Jean Jouve a-t-il toujours été la haute montagne, dans l'Alpe suisse mais près des lacs, encore italianisée: là où la grande terre imprégnée de sens semble se dissiper autant que finir, sous les « cinq ou six dents déchirées, de la couleur du platine », dont [Jouve] retient le nom, la Disgrazia [sic], au-dessus d'un beau village, Soglio. Ici venu, en effet, on embrasse d'un seul regard le bruissement des aspects et une aridité qui exprime la transcendance de l'être. Et telles sont l'intensité et la pureté de la lumière que l'ondulation des prairies, les grands bois, le ruissellement des eaux vives en ressortent comme d'émail, se font comme un tableau où l'arrivant, qui s'y trouve pris, image parmi les autres, n'a plus conscience de soi qu'en s'éprouvant comme une ombre. [...] En témoignent d'ailleurs très précisément les premières pages d'un bref roman [Dans les années profondes] [...].

Ce qui nous retient dans cette minutieuse évocation, c'est le lieu d'où nous parle Bonnefoy (une sorte d'Arrière-Pays?). Car il semble bien que ce soit de l'intérieur du paysage jouvien que notre guide, puissamment immergé, nous parle, décrivant Soglio avec les tons et les couleurs disposés par Jouve dans les années profondes, au point de citer par mégarde un des noms de la fiction, la Disgrazia, en lieu et place du nom de la montagne locale, « la Sciora », qui surplombe en réalité Soglio... Au point dans sa description de finir par évoluer lui-même comme au sein d'une peinture « d'émail » ² où se dissout jusqu'à sa propre existence de voyageur devenu, à la fin de l'observation, une ombre.

Le plus troublant tient à ce que, dans cet extrait, Bonnefoy prétende appuyer la justesse de sa description sur les premières pages du récit, alors que, de toute évidence, c'est davantage parce qu'il s'en est profondément imprégné qu'il a pu « voir », comme il l'a vu, ce fragment d'Alpes suisses, ce bout concret de terre engadine... Non, ce n'est pas le récit

¹ Je pense, entre autres, à René Micha et Henry Bauchau croyant « découvrir » la région engadine, alors que manifestement ils l'ont moins vue que revue, moins vécue que revécue, intensément redécouverte à travers les images du récit jouvien. Mais ne pouvant dans le cadre de cette communication aborder tous les témoignages, je ne m'intéresserai qu'aux plus significatifs.

² Le terme est emprunté à Jouve.

Dans les années profondes qui témoigne de la justesse de la description de Bonnefoy, c'est la vision de Bonnefoy qui atteste sa lecture inspirée du récit.

Quelques années plus tard, en 1987, le très scrupuleux Jean Starobinski précise, s'efforçant d'établir le partage entre les noms de la localité d'origine et ceux de la fiction :

L'action se déroule dans les basses terres du Val Bregaglia, entre l'Engadine et l'Italie. Le site est dominé par les cimes lointaines de la Disgrazia, et par les massifs de la Sciora et de l'Albignia. Le haut village de Soglio a été transformé en Sogno, et Bondo en Ponte; du nom de la noble famille Salis, Jouve a fait Sannis. 3

Or... sur la carte, on a beau chercher, rechercher... point de Disgrazia! Il faut croire qu'un charme fort continuant d'opérer, Jean Starobinski a magiquement inclus, lui aussi, le nom de Disgrazia dans le très accueillant pays engadin.

Mais, Pierre Jean Jouve lui-même dans *En miroir* (1954) n'avait-il pas écrit : « Je vais jusqu'à croire sincèrement qu'aucun visiteur de "Sogno", par une après-midi de cristal translucide comme on en voit là-bas, ne peut ignorer qu'Hélène est dans l'atmosphère, prête à reparaître et revivre. » (*EM*, II, 1101)?

Il faut croire que sa confidence était prémonitoire et qu'il ne nous reste plus, à nous lecteurs et commentateurs (émerveillés mais impuissants) du XXIº siècle, qu'à guetter patiemment sur les cartes des cantons suisses, la lente, inéluctable et très borgésienne substitution des noms du roman aux toponymes de la région engadine.

Quoi qu'il en soit, dans un passé encore proche – dès les premiers voyages de Jouve à Florence (à partir de 1910) –, une opération singulière engendra progressivement mais simultanément une œuvre fluide, riche, complexe et tout un Paysage, ample, solide, une architecture de plans clairs et structurés.

- « PAULINA 1880 survint alors en une couleur absolument imaginée, née de toutes mes mémoires d'Italie [...]. », écrit Jouve dans son *Journal sans date* (1954). « Mais en plaçant Paulina dans le centre de ma mémoire italienne j'avais créé de toutes pièces un personnage comme je le désirais, et très intime à moi-même. » (*EM*, II, 1086).
- « Comment avez-vous connu Sils Maria (l'Engadine)? », demandera un jour Henry Bauchau à Jouve qui répond :

Par hasard, un jour en venant de l'Autriche en voiture. J'ai vu le lieu, ou plutôt je l'ai reconnu. J'ai su tout de suite qu'il s'accordait à moi

^{3 «} Le feu de la chair et la blancheur du ciel », préface de Jean Starobinski, Œuvre I, p. XLVI.

et à mon œuvre et que j'allais y revenir. Depuis il ne m'a plus quitté en pensée, en songe, en poésie. Jouve [hésite, il dit] : Ni en vérité. 4

Sur une autre ligne de pensée – mais se développant en contrepoint aux propos précédents –, Jouve formulera souvent, à l'occasion de plusieurs entretiens, une confidence un peu atypique, voire étrange :

Si la poésie prend racine dans l'enfance [...], la mienne a pour ainsi dire perdu ses racines. Là-bas tout est embrouillé et confus, en partie oublié. [...] Je ne *sens* pas ma poésie dépendre de mon enfance. Mais cela ne signifie pas que tous les mouvements de l'inspiration aient échappé à sa ténébreuse influence. Je ne puis me penser moi-même que comme adulte [...]. ⁵

Or, comment une telle parole est-elle simplement possible? On se souvient des vers de Rilke (que Jouve rencontra d'ailleurs à Paris en 1925) : « Ne croyez pas que le Destin soit autre chose que la densité de l'Enfance... » ⁶. Et si, comme nous en avons l'intuition, cette parole est juste, serions-nous avec Jouve en présence d'une exception, de quelque singularité psychologique et esthétique?... La solution à cette énigme est peutêtre assez simple : c'est que Jouve, par un tour facétieux du temps et de l'espace, et donc du destin, Jouve, dans les années vingt, est né en Italie.

Oui, l'on s'étonnera, écrit-il dans *En miroir*, qu'un homme né dans les plaines du nord de la France ait élu d'affection ce haut mystère alpestre. Soglio – dont Rilke connut bien la grandeur – produisait, avec le développement d'Hélène, l'achèvement de mes amours pour « la terre d'ailleurs ». (II, 1101)

À y regarder de près, ce que Jouve nomme (et maintes fois dans sa vie) sa « terre d'ailleurs », pourrait se révéler comme sa terre des origines.

Comment en effet ne pas noter que la crise majeure qui rompit sa vie en deux (autour des années 1922-1923, vers 35 ans), cette crise puis cette conversion se déclarèrent entre ses séjours à Florence (vers 1921), et sa découverte de Carona (vers 1925)? Comment aussi ne pas entendre le poète quand baptisant sa vie nouvelle (rien moins que la mise au jour du principe « vrai » de sa poésie), il la nomme en italien *Vita Nuova* 7?

L'Italie donc, une certaine Italie, et un nuancier précis de ses paysages furent essentiels à la transformation du poète. Dès lors, que pouvait-il se réserver de si neuf, de si puissant (ou encore qu'est-ce que cet homme a pu rencontrer de si fondamental) dans l'intimité incessante de « ses » paysages?...

⁴ Henry Bauchau, « Pierre Jean Jouve en Engadine », Les Cahiers de L'Herne, 1972, p. 156.

⁵ René Micha, Pierre Jean Jouve, « Poètes d'aujourd'hui », Seghers, 1956, pp. 13-14

⁶ Rainer Maria Rilke, Les Élégies de Duino [1929], trad. d'Armel Guerne, « Points », Seuil, 1972.

⁷ Pierre Jean Jouve, Les Noces, (1925-1931), Œuvre I, p. 1220.

Il y a dans le rapport de ces régions quelque chose d'inépuisable et de mystérieux. Il y a une qualité qui ne parvient pas à son terme.

(II, APr, 961)

L'Italie du Nord, après tout, ou la Suisse italienne, mais souvent ces chauds pays de montagne ne sont-ils pas propices à cette érotisation du paysage qu'aucun écrivain avant lui (ni peut-être après) ne sut porter à ce point d'élévation? Sous un autre aspect (ou vus de plus haut, Julien Gracq dirait en vision « aéropanoramique »...) ces « piedestals de rocs et de lumières » ne forment-ils pas un théâtre idéal et primitif au « drame spirituel » de l'homme que Jouve avait si largement annoncé et si intimement vécu? Enfin l'analogie n'est-elle pas transparente, et comme trop facile, entre les bleus pays alpins et la poussée ascensionnelle de l'Art, chez Jouve, la verticalité, et pour tout dire l'altitude (égale, sereine, sidérante) de sa Langue?

Ces vivantes perspectives traversent les paysages italiens de Jouve, croisant d'autres pistes tout aussi suggestives, se ramifiant vers les régions de la musique, de l'invention musicale notamment, avec les accents quasi mozartiens de certaines des compositions, poétiques ou alpestres, de l'écrivain. Pourtant ce qui m'a davantage touché, ému ou bouleversé, ce qui m'a paru révélateur concernerait quelque chose comme, au sein des paysages, *la naissance de la réalité*.

Sur cet aspect, ou cette dimension de l'œuvre, écoutons Yves Bonnefoy poursuivre son commentaire, après sa description du pays d'élection de Jouve :

[...] En témoignent d'ailleurs très précisément les premières pages d'un bref roman [Dans les années profondes], le plus intérieur, le plus personnel que Jouve ait écrit, à mon sens. Le héros [Léonide], un adolescent, regarde les étagements de la vaste terre que j'ai dite, un matin d'été sans vent, tout de lumière; et s'aperçoit soudain (ou plutôt par brusque affleurement, comme en rêve) qu'il est appuyé au mur d'une maisonnette, qui fait elle-même partie d'une plus longue muraille. Extrême réalité, en cette seconde, présence, de ce qu'il voit apparaître : « [...] l'herbe, pressée comme une toison, comme une chevelure, se tordait avec douceur contre la pierre, et il y avait entre le mur brûlé par le soleil, l'herbe en désordre et la fenêtre abandonnée, un tel secret, que je me sentais m'émouvoir aux larmes. » ⁸. Il n'y a pas à douter que ce « secret », ce ne soit l'unité de l'être et des créatures, à la fois évidente et inaccessible. [...] l'avènement de l'être dans ce qui est. ⁹

Or, quand on se rapporte, dans le texte de Jouve, à ce qui suit immédiatement cet extrait, on peut lire une curieuse phrase cyclique (c'est Léonide qui parle) : « La nature entière, me semblait-il, son passé et son

⁸ Pierre Jean Jouve, Dans les années profondes, Œuvre II, p. 962.

⁹ Yves Bonnefoy, « Pierrre Jean Jouve », Les Cahiers de L'Herne, 1972, pp. 72-73.

avenir, se résumaient sur la muraille claire de la maisonnette, de même qu'il suffisait d'agrandir ou de réduire la maisonnette dans le temps pour obtenir la nature entière, avec son bonheur et sa mort [...]. ». Et, quelques secondes, foulées ou parcelles d'éternité plus tard, au terme de la brûlante assomption de Madame de Sannis sur la prairie, l'adolescent, à bout de souffle reconnaîtra : « Enfin la beauté, l'harmonie, l'érection du monde se terminèrent dans une illumination [...] » (APr, II, 966).

Car c'est bien du monde qu'il s'agit. Le monde qui apparaît — à l'homme d'abord, Jouve, simple voyageur du xxe siècle en Engadine, au poète ensuite, fabriquant son univers, puis à son personnage Léonide — et tout au bout de la chaîne peut-être au lecteur; le monde qui dans l'éclat de son secret semble surgir soudain en ce morceau des Alpes, simple « balcon de verdure », surgir, naître et emporter tout, dans une expérience unique, entre effroi et extase, proche d'une Révélation.

Cette naissance de la réalité que je m'efforce de cerner, pas à pas, avec vous, au sein des paysages, s'éclaire d'ailleurs intimement par son lien avec le drame plus explicite qui se noue au cœur du roman Dans les années profondes : fameuse « scène capitale », mystère œdipien, que hantera de la manière la plus rouge, sombre et limpide, au milieu de la vie du poète, le mythe d'Hélène.

Oui, il y a bien un lien, à la fois profond et interdit, entre la « naissance de la réalité » ou la « naissance du monde », et la figure incestueuse d'Hélène.

Mais écoutons Hélène, dans Matière céleste (1936-1937):

HÉLÈNE DIT

Conduis-moi dans ce couloir de nuit
Amant pur amant ténébreux
Près des palais ensevelis par la nostalgie
Sous les forêts de chair d'odeur et de suave
Entrecoupées par le marbre des eaux
Les plus terribles que l'on ait vues! Et qui es-tu
Inexprimable fils et pur plaisir
Qui caches le membre rouge sous ton manteau
Que veux-tu prendre sur mon sein qui fut vivant
Dedans mon pli chargé des ombres de la mort
Pourquoi viens-tu à l'épaisseur de mes vallées de pierre? (MC, I, 295)

À quoi, un peu plus loin dans le recueil, semble répondre cet autre poème...

TEMPO DI MOZART

Je suis celui qui aime Enfant dont les langes se sont déroulés En nuages en vues de l'âme et en prières Enfant dont l'œil de rayons fut transpercé Enfant d'amoureuse colère Tandis que mon œil d'homme s'aveuglait.

(MC, I, 303)

Comme si, dans l'œuvre de Jouve, et venant de loin, s'inscrivait en filigrane une équation, une secrète équivalence glissant du mystère des origines (ici enfoui dans « les toisons d'herbes pressées » de la femme maternelle) à l'origine du monde, au mystère même de la Création – c'està-dire à ce miracle, éblouissement et scandale, de la naissance de ce qui est : naissance de la Réalité.

Réalité et scandale longtemps matérialisés par les plateaux d'Engadine, tant il est vrai que c'est par la lente et indécise approche de la femme-paysage que le poète semble avoir touché (au juste à peine effleuré mais sans plus pouvoir l'oublier) à l'Être.

Notons en passant que le mystère de la Création (au sens biblique) doit se résoudre impérativement dans la vie même de Jouve, et d'ailleurs tragiquement, par le mystère de la création poétique, par la mise au monde d'une œuvre. Œuvre ici revivifiée car puisée directement à la source dans la mort de son héroïne, Hélène, ainsi que dans celle de son modèle, Lisbé, toute composée de chair réelle, pourtant, celle-ci...

« L'avènement de l'être dans ce qui est », pour reprendre les mots d'Yves Bonnefoy (mais aussi l'intuition plus récente de Béatrice Bonhomme et de Salah Stétié s'interrogeant dans un numéro spécial de $NU(e)^{10}$ sur « la question de l'être » — au sens heideggerien du terme — dans l'œuvre de Jouve), cet avènement correspond, je crois, à l'expérience vécue par Léonide, le personnage, comme par l'auteur (ce dernier simplement plus tôt dans sa découverte de l'Italie, puis de l'humble village de Carona, et enfin opérant leur synthèse dans l'ascension de prés nus, de forêts et de glaciers surplombant Soglio), tous deux maintenant perchés sur la haute prairie, en équilibre, oscillant devant l'Incarnation, sous les traits d'une femme, de ce qui fut sans doute pour Jouve au plus près de l'origine du monde.

Oui, certainement, ce qui m'a le plus éclairé dans la rencontre de Jouve avec les paysages italiens, à travers ce qui fut pour lui un véritable choc, une commotion d'où est née unanimement son œuvre, à travers cette expérience ontologique qui peut nous cueillir à tout instant, mais d'abord bien sûr dans l'enfance; ce qui m'a le plus ému tient à cette opération qui se joue chaque fois qu'a lieu la rencontre de ce qui est avec une jeune conscience — cette qualité mystérieuse et inépuisable qui ne parvient pas à son terme —, quand soudain, mais pas à pas, tout à coup, mais pour longtemps, s'accomplissent les noces de ce qu'on peut appeler en chacun de nous : la naissance du monde, ou naissance de la réalité.

¹⁰ Relectures de Pierre Jean Jouve, Entretien avec Salah Stétié, par Béatrice Bonhomme, NU(e), n° 30, 2005, pp. 36.

INTÉGRITÉS ET TRANSGRESSIONS DE PIERRE JEAN JOUVE

Ici (comme remontant de loin, à la surface de la conscience), on se souvient d'un poème des *Noces*, s'intitulant : « Rosée de l'origine » :

Quand la rosée divine brille sur l'origine Quand le jour, le bleu, le vert, l'éclair et l'espoir Et le transparent sol, La journée sur les Alpes, Le berceau de la mer, Se reforment comme des biens purs et rieurs, Ils proviennent par la droite ligne du matin Directement de la bouche encore innocente de l'origine.

(Noces, I, 163)